

La Folie d'Héraclès
Euripide - création 2010

Le Procès de Bill Clinton
Lancelot Hamelin - création 2009

Roberto Zucco
Bernard Marie Koltès - création 2009

La dernière bande
suivi de **Jusqu'à ce que le jour vous sépare**
Samuel Beckett – Perter Handke - création 2008

L'annonce faite à Marie
Paul Claudel - création 2008

La nuit est mère du jour
Lars Noren - création 2007

Les Troyennes
Sénèque - création 2007

Hop là, nous vivons !
Ernst Toller - création 2007

**J'étais dans ma maison et j'attendais
que la pluie vienne** (opéra)
Jean-Luc Lagarce - Jacsques Lenot - création 2007

Acte
Lars Noren - création 2006

Hilda
Marie Ndiaye - création 2005

Le petit poucet (Pollicino) -Opéra
Hans Werner Henze - création 2005

Douleur au membre fantôme (Figures de Woyzeck)
Annie Zadek - création 2005

L'enfant froid
Marius Von Mayenburg - création 2005

Le Belvédère
Ödön Von Horvath - création 2004

Woyzeck
Georg Büchner - création 2003

Monsieur Kolpert
David Gieselmann - création 2002

Notes de cuisine
Rodrigo Garcia - création 2001

Didon et Enée - Opéra
Purcell - création 2001

Lear
Edward Bond - création 2001

Christophe Perton



PARCOURS

Parcours artistique de Christophe Perton
metteur en scène & scénographe - théâtre, opéra, cinéma -

PARCOURS
CHRISTOPHE PERTON
METTEUR EN SCÈNE & SCÉNOGRAPHE
THÉÂTRE / CINÉMA / OPÉRA

En 1987 Christophe Perton fonde sa compagnie à Lyon et présente d'année en année, des textes de Strindberg, Robert Pinget, Harald Mueller, Jakob Lenz.

En 1993 il est nommé artiste associé au théâtre que dirige Francis Auriac à Privas et partage ses activités entre un travail de création décentralisé, le « Théâtre de parole » qui verra notamment les créations de *Une vie violente* d'après Pier Paolo Pasolini, *Conversation sur la Montagne* d'Eugène Durif, « Paria » de Strindberg, *Le naufrage du Titanic* d'Enzensberger, *Mon Ismérie* de Labiche.

Parallèlement à ce travail de nombreuses créations diffusées sur le réseau national seront créées à cette époque avec notamment, *Les Soldats* de Jakob Lenz, *Faust* de Nikolaus Lenau (CDN de Gennevilliers, tournée nationale et Festival de Berlin), *Affabulazione* de Pasolini (CDN de Gennevilliers), *La Condition des Soies* d'Annie Zadek (CDN de Gennevilliers).

En 1997 à l'invitation de Roger Planchon il crée au TNP de Villeurbanne *Médée* et *Les Phéniciennes* de Sénèque.

En 1998 il décide de mettre un terme à sa résidence et crée *Les Gens déraisonnables sont en voie de disparition* de Peter Handke, une coproduction du Théâtre National de la Colline à Paris, de la Maison de la Culture de Bourges et du Théâtre Grutli à Genève, qui marque la fin de l'aventure à Privas.

Christophe Perton poursuit alors un parcours artistique indépendant en fidélité avec quelques théâtres en France. En 1999 il crée *La Chair empoisonnée* de Kroetz avec le Théâtre de la Ville de Paris. En 2000 à l'invitation d'Alain Françon il met en scène une pièce inédite d'Andreï Platonov, *Quatorze Isbas rouges* au Théâtre de la Colline à Paris.

Avec *Simon Boccanegra* de Verdi à l'Opéra de Nancy (1999) et *Didon et Enée* de Purcell à l'Opéra de Genève (automne 2001) il aborde l'univers du théâtre lyrique.

En janvier 2001 la création du *Lear* d'Edward Bond au Théâtre de la Ville à Paris et à la Comédie de Valence, marque le début de son travail à Valence.

Il est nommé par Catherine Tasca en janvier 2001 à la direction de la Comédie de Valence, devenue à cette occasion Centre Dramatique National. En 2002 il a créé dans le cadre de la Comédie itinérante *Notes de Cuisine* de Rodrigo Garcia dont il réalise aussi la scénographie, le spectacle est repris au TNP de Villeurbanne et en tournée nationale.

En novembre 2002 il présente *Monsieur Kolpert* de David Gieselmann avec les acteurs de la nouvelle troupe permanente de la Comédie de Valence (tournée à Lyon et à Paris au Théâtre du Rond-Point) ainsi qu'en janvier 2003 *Woyzeck* de Georg Büchner, dans une coproduction du Théâtre des Célestins. En mai 2003 il a mis en scène *Préparatifs pour l'immortalité* de Peter Handke avec les élèves sortants de la 63ème promotion de l'ENSATT à Lyon.

En mai 2004, il présente *Douleur au membre fantôme*, commande d'une pièce matériau à Annie Zadek qui s'envisage comme une poursuite du *Woyzeck* de Büchner. A l'automne 2004 il crée *Le Belvédère* de Ödön von Horvath au Théâtre de la Ville à Paris, à la Comédie de Valence, et en tournée nationale.



maquette décor de «Roberto Zucco» de Bernard-Marie Koltès création avril 2009 - mise en scène Christophe Pertou

En mars 2005 il crée *L'enfant froid* de Marius von Mayenburg à la Comédie de Valence, au Théâtre du Rond-point à Paris et à la Comédie de Genève.

A l'invitation de l'Opéra National de Lyon il crée en avril *Pollicino*, un opéra inédit en France de Hans Werner Henze. En octobre 2005, il crée *Hilda* de Marie NDiaye, au Théâtre du Rond Point à Paris et en tournée en France.

A l'automne 2006 *Acte* de Lars Noren (reprise au Théâtre de l'Est Parisien en 2009) et en avril 2007 *Hop là nous vivons !* d'Ernst Toller, en co-production avec le Théâtre de la ville de Paris, avec la Comédie de Genève et le TNP de Villeurbanne.

Ce spectacle nominé pour le Molière du meilleur spectacle public, est récompensé du prix du Syndicat national de la critique du meilleur spectacle 2008 en région.

L'opéra de Genève lui a demandé de mettre en scène en janvier 2007 une création originale du compositeur français Jacques Lenot à partir de l'oeuvre de Jean-Luc Lagarce, *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne*.

Il a créé par ailleurs *L'annonce faite à Marie* de Paul Claudel pour le festival du théâtre antique d'Alba la Romaine. Il a mis en scène à l'automne 2008 une création inédite de Peter Handke, *Jusqu'à ce que le jour vous sépare* en diptyque avec *La dernière bande* de Samuel Beckett, reprise en février 2009 au Berliner Ensemble à Berlin.

Il crée *Roberto Zucco* de Bernard Marie Koltès à Valence en avril 2009 en co-production avec la Comédie de Genève. Le spectacle sera repris en tournée nationale en 2010-11.

Il présente en mai 2009 dans le cadre du Festival Temps de paroles France-Algérie la création d'une pièce inédite commandée à Lancelot Hamelin, *Le procès de Bill Clinton*.

Septembre 2009 : Christophe Pertou écrit et réalise un premier long-métrage : *The man I love*.

En décembre 2009 Christophe Pertou, après neuf ans à la direction de la Comédie de Valence, a décidé de mettre un terme à cette aventure pour refonder une nouvelle structure indépendante : SCÈNE&CITÉS..

Il met en scène en mai 2010 *La Folie d'Héraclès* d'Euripide au Théâtre du Vieux-Colombier.

Il prépare la création d'une nouvelle commande, *Les grandes personnes* une pièce inédite de Marie NDiaye en mars 2011 au Théâtre national de la Colline.

LA FOLIE D'HÉRACLÈS
D'Euripide, mise en scène de
Christophe Perton. Durée :
2h15. Jusqu'au 30 juin
Comédie-Française, Théâtre du
Vieux-Colombier, 21, rue du
Vieux- Colombier,

Défilement de chiffres sur grand écran à Olympus Corporation. Un trader s'agite, pris par le monde virtuel du cours de la bourse. Survient la catastrophe, un incendie qui ne laisse que des cendres.

Entrée dans l'univers archaïque où se déroule la pièce d'Euripide. Héraclès est aux Enfers. Le tyran Lycos prétend qu'il est mort et veut assassiner sa famille. Héraclès revient comme un fantôme pris de rage destructrice et tue femme et fils. Le prologue écrit par Lancelot Hamelin met en perspective la tragédie : l'homme qui se croit un dieu est fou et dangereux. Avec son suspense, sa rage, le chœur chanté (Serge Kakudji et Éléonore Lemaire), le spectacle a quelque chose d'un soap opéra passionnant. Olivier Werner fait un Héraclès impressionnant. Andrzej Seweryn est magnifique dans sa gravité humaine de père douloureux. La réappropriation du mythe par Christophe Perton, avec l'aide de Lancelot Hamelin, est passionnante et donne à penser sur la toute-puissance et ses ravages.



Sylviane Bernard-Gresh

09/15 JUIN 10
Hebdomadaire Paris

saison 200910

La Folie d'Héraclès

création mai 2010 - Comédie de Valence - Comédie Française, théâtre du vieux Colombier.

de Euripide / Christophe Perton

Le fourbe Lycos a usurpé la couronne de Thèbes, persuadé qu'Héraclès ne reviendrait pas des Enfers, où le dernier de ses travaux le conduisait devant Cerbère. Pour ne pas avoir à subir leur vengeance, il s'apprête à tuer Amphitryon, le père de cœur d'Héraclès, Mégara, sa femme, et leurs deux enfants. Héraclès, de retour du royaume des morts où il s'était attardé pour sauver Thésée, surgit in extremis et tue l'usurpateur. La paix ne reviendra pas pour autant à Thèbes, car Héra a juré le malheur d'Héraclès, fruit des infidélités de Zeus son époux : elle lâche sur lui Lyssa, la Rage, et le champion de la Grèce massacre sa femme et ses enfants. Revenu de sa folie, il ne songe plus qu'à mettre fin à ses jours. L'arrivée de Thésée le dissuadera d'accomplir ce geste fatal. Il part s'exiler sur les terres de son ami, célébrant dans la douleur la victoire de la raison sur la folie inconséquente des dieux.

HÉRACLÈS:

«Navigateur, j'affronte les vagues d'Elliott... Le marché est un océan irrationnel, peuplé de monstres informes, aux rendements médiocres... Ces entreprises sont des anomalies, des... aberrations économiques. Elles gangrènent le marché. Elles tournent à vide et ne rapportent rien.»



texte Euripide -adaptation Christophe Perton d'après la traduction de Victor-Henry Debidour prologue Lancelot Hamelin -mise en scène Christophe Perton

avec les comédiens-français Andrzej Seweryn -Clotilde de Bayser -Christian Cloarec -Benjamin Jungers -Nâzim Boudjenah et -Olivier Werner -Pauline Moulène Le chœur-Serge Kakudji -Eléonore Lemaire
assistante à la mise en scène Mirabelle Ordinaire -décors Christian Fenouillat et -Christophe Perton -costumes Alexandra Wassef -lumières Kévin Briard -musique originale Fabrizio Cassol -création sonore Fred Bühl vidéo Clément Martin masques Cécile Kretschmar -maquillages et coiffures Mireille Sourbier -assistante aux décors Catherine Floriet

Extrait de la pièce

Prologue - Décembre 1999

Denys : Cet été, il y avait eu une éclipse, le soleil avait été occulté par la lune en plein jour. Ce n'était pas sans annoncer des malheurs. Il fallait s'attendre à ce naufrage, là, ce gros bateau au large de la Bretagne, avec ce joli nom de femme exotique, avec un k qui rie et un a à la fin, et cette marée noire, comme une autre éclipse... Il fallait s'attendre à cette tempête, qui allait venir de l'ouest, et ravager l'Europe, déraciner les arbres et arracher les toits, oui, il fallait s'attendre à ces calamités qui allaient précéder le changement de millénaire.

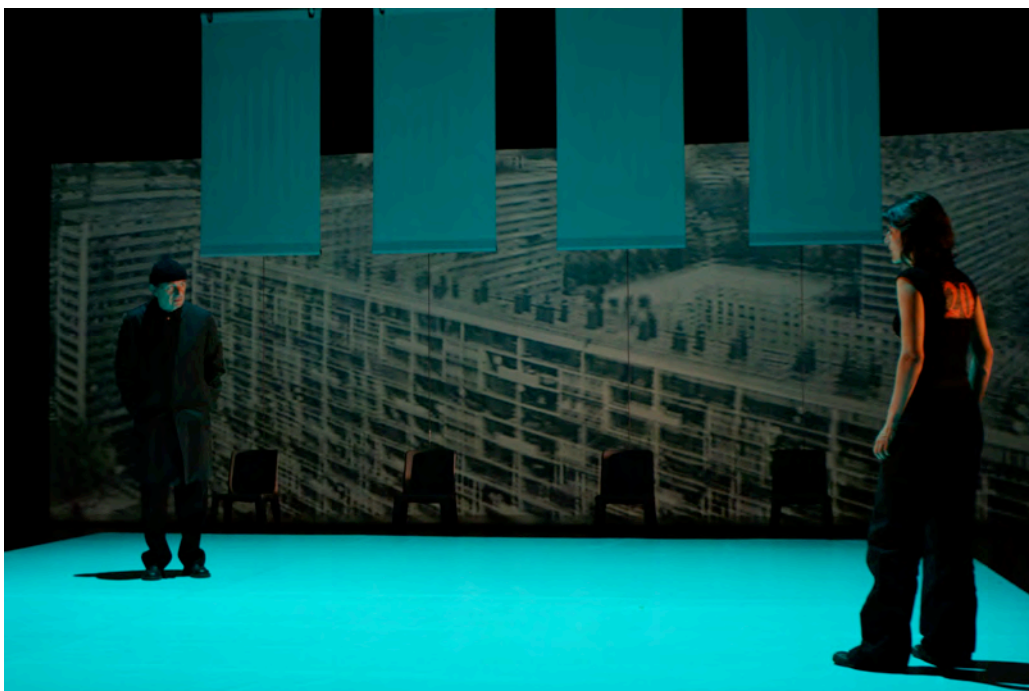
Il n'y avait pas de raison que mon histoire d'amour, la romance de Denys et Nedjma, ne connaisse sa catastrophe de fin de millénaire...

Oui, je suis Denys, Denys, avec un y grec... j'ai 20 ans. Et voici Nedjma.

Pour nous, oui, aussi, la fin du XXe siècle allait être la fin de tout. C'est ici, dans le bruit des volets qui claquent, des tuiles et des enseignes qui volent à travers les rues, que tout commence. Le grand changement, grâce à l'amour, et grâce à la mort de l'amour.

Ce qui va m'arriver après ne vous concerne plus, la barbe pousse, que vous importe ? Ce que je vais raconter, c'est ce qui s'est passé.

Mes mémoires. En 13 planches... Mes 13 mémoires.



saison 200910

Le Procès de Bill Clinton

création mai 2009 - Comédie de Valence.

Lancelot Hamelin / Christophe Perton

« Le lendemain de Noël 1999, la tempête bousille une partie de l'Europe... Comment racontait-on les histoires d'amour, et dans quelle langue ? Pour Denys, il semble n'y avoir qu'un seul langage d'amour adéquat à l'époque : le langage de la guerre d'Algérie, reconnue par le Parlement depuis à peine un an, après quarante ans d'hypocrisie, et dont l'oncle de Denys commence à peine à causer, avant de se suicider pour une autre histoire, une vague histoire d'amour adultère, une vague autre histoire... Denys pense que ce langage est celui qui saura toucher le cœur de Nedjma. Qu'en pense Nedjma ?

Comment parler encore d'amour quand tout a été dit dans le rapport Starr, qui raconte par le menu les amours de Bill & Monica, depuis la première rencontre jusqu'à la rupture, détaillant avec hypocrisie les actes et les mots doux, sans omettre les rapports téléphoniques, mot à mot sexuel, robe bleue tachée d'ADN présidentiel, cigare coquin et pizza freudienne ?

Pris entre les ombres du passé et les spectres du présent, à force de se les raconter, leurs histoires, Denys et Nedjma risquent de les rater, leurs amours...»



texte Lancelot Hamelin—mise en scène, scénographie et vidéo Christophe Perton—avec Yves Barbaut, Juliette Delfau, Pauline Moulène, Claire Semet et Olivier Werner—création et régie lumière Kevin Briard—création et régie son Frédéric Bühl—assistant création vidéo, montage et régie Pascal Blanchard—costumes Dominique Fournier

Le procès de Bill Clinton est issu d'une commande de Christophe Perton à Lancelot Hamelin pour le festival Temps de paroles 2009, et a été créé dans le cadre de la permanence artistique.

Revue de presse

LE FIGARO

B.-M. Koltès, en plein soleil exactement

Dans la proximité fascinante qu'offre cette production, Roberto Zucco apparaît comme une grande pièce solaire, puissante, sauvage, optimiste. Et souvent drôle. Christophe Perton éclaire parfaitement la langue si particulière, sans gras aucun, qui ne cherche en rien l'efficacité immédiate, qui possède son régime singulier, sa poésie unique. Le théâtre insiste, avec ces fauteuils où patientent les dix-huit comédiens, se changeant à vue. À la fin, tous sont rassemblés face au public tandis que Zucco tourbillonne en une longue danse, sombre hymne à la joie, expression d'une vitalité radicale et sans peur qui est celle du personnage mais aussi de Koltès. Comme elle est belle, cette langue de cristal, transparente et coupante, exacte et étrange, complètement moderne, simple et pourtant archaïque, comme venant de l'aube grecque du monde. C'est vraiment splendide et c'est ce que met magnifiquement en lumière le travail si intelligent et sensible de Christophe Perton. Les dix-huit interprètes sont ceux de la troupe permanente de ce centre dramatique exemplaire et d'autres venus d'horizons très différents. Fortes personnalités qui imposent la profondeur et la complexité des êtres imaginés par l'écrivain.

Armelle Héliot

Bernard-Marie Koltès, météore incandescent Une œuvre testamentaire

la Croix

Dans un décor de théâtre-cinéma, avec fauteuils et rideau rouges, Christophe Perton signe une mise en scène embrassant les deux extrêmes de la vie que sont l'enfance et la mort.

La mise en scène conduit sans à-coups d'un bout à l'autre de ce chemin de la passion en 15 stations. Grave, tragique, déroutant, effrayant, drôle parfois, le plus souvent d'un lyrisme à la poésie pure, le texte est porté par 18 comédiens mus par une même force de vie : Christine Gagnieux, Christiane Cohendy, Éric Caruso, Pauline Moulène, Juliette Delfau... Olivier Werner est Zucco, enfant adulte à la douceur troublante. Prêt à s'échapper définitivement du monde dans un éclat solaire.

Didier Méreuze, à Valence

La danse vertigineuse de Roberto Christophe Perton signe une flamboyante version de l'ultime pièce de Koltès. Saisissant.

**TRIBUNE
DE GENÈVE**

De la riche distribution, on dira qu'elle pulse à un rythme identique. Pierre Baillot en vieil homme inquiet et Christine Gagnieux en parvenue revenue de tout sont formidables. Chaque rôle est tenu d'une poigne ferme. C'est une cohésion qui se nourrit de diversité. La mise en scène opte pour un bousculement ordonné. Une tempête dont on dirigerait les colères. La scène de la Comédie offre l'amplitude idéale. Un faisceau de lumières en organise les courants alternatifs. L'autre éclairage que Christophe Perton porte sur la pièce, c'est la biographie de Koltès. En 1988, juste avant de mourir, le dramaturge convoque son microcosme interlope : dealers, putes, flics et petites frappes. Les adieux ne sont jamais pleurnichards : ils sont coupants comme des éclats de rire. La langue de Koltès, elle, est une pierre incandescente

Lionel Chiuch

saison 200809

Roberto Zucco

création avril 2009 - Comédie de Valence - CDN de Montpellier..

Bernard-Marie Koltès / Christophe Perton

"Roberto Zucco" est la dernière pièce de l'écrivain Bernard-Marie Koltès qui, en six ouvrages édités de son vivant, a su révolutionner le paysage dramatique français. Mort du sida en 1989, après que la majorité de ses pièces aient été montées par Patrice Chéreau, Bernard-Marie Koltès a laissé une œuvre d'une immense richesse humaine et stylistique. Inspirée d'un fait divers réel, la pièce retrace l'errance du tueur en série italien Roberto Succo. Mais dans l'esprit de Christophe Perton, loin de tout vérisme, il s'agit surtout pour Bernard-Marie Koltès, conscient de sa mort prochaine, de convoquer une dernière fois sa famille fictionnelle, prostituées, dealers, flics, adolescentes, mères, grandes sœurs..., ces personnages si singuliers qui l'ont accompagné durant toutes ses années d'écrivain et qui dessinent une humanité profondément complexe et tendre. Ce "road movie" à l'américaine se déploie comme un bal où chaque scène est une danse qui met à jour les contradictions et les fragilités des personnages, dont aucun n'est secondaire, tous traversés par l'échappée de Roberto Zucco. Christophe Perton est le maître d'œuvre de cette ronde tendre, douce et lente au chevet de Bernard-Marie Koltès.



texte Bernard-Marie Koltès—mise en scène Christophe Perton—avec Pierre Baillot, Yves Barbaut, Christiane Cohendy, Juliette Delfau, Christine Gagnieux, Jean-Louis Johannides, Franziska Kahl, Agathe Le Bourdonnec, Jonathan Manzambi, Roberto Molo, Pauline Moulène, Jenny Mutela, Simon Perton, Nicolas Pirson, Olivier Sabin, Claire Semet, Nicolas Struve et Olivier Werner assistant à la mise en scène Jérémie Chaplain—scénographie Christian Fenouillat et Christophe Perton, création lumières Thierry Opigez—création son Frédéric Bühl—création costumes Alexandra Wassef
Le texte de la pièce est publié aux Editions de Minuit

Bonheur inconditionnel

Handke prolonge Beckett comme histoire d'amour. Et la prolonge.

Il y a eu, à la fin des années 50, à la BBC, une émission dans laquelle l'acteur nord irlandais Patrick Magee lisait des textes de Beckett avec une voix cassée. Beckett les écoutait à la radio. Soudainement et d'une manière idiote, il y eut des interférences, des grésillements, suite auxquels Beckett se faisait envoyer un enregistrement sur bobine et s'initia ainsi à la technique du magnétophone. C'est le personnage du vieux Krapp dans « Krapp's last tape » qui est né de cette nouvelle fascination pour le magnétophone. Krapp, l'écrivain sans succès, menant une existence de taupe, mangeant inlassablement des bananes et écoutant des bandes qu'il a enregistrées lorsqu'il avait trente-neuf ans : « Ecoutez-moi ce drôle idiot, pour lequel je me prenais d'il y a trente ans, à peine croyable que j'étais si bête ».

Beckett écrivait la pièce en anglais, la traduisit lui-même en français, et on peut l'avoir vu tant de fois sur les scènes allemandes, le véritable événement de l'accueil de la Comédie de Valence ce week-end au Berliner Ensemble, consistait dans le fait d'entendre ce vieux Krapp en français. C'est aussi une pièce sur l'obsession de la phonétique d'une langue : Krapp cherche une bande précise avec un souvenir d'amour précis, « boîte trois, bobine cinq » et comme souvenir matérialisé il n'aime pas seulement la bobine mais avant tout le mot « boooobine » qu'il n'arrête de répéter : « Spoooool ! » en anglais. Et, lorsque Jean-Quentin Châtelain le dit en français, et l'étire phonétiquement souligné, avec une aimable comique : « bo-biiiiine ! », ceci sonne si clair, enjoué et drôle que l'on peut-être pour la première fois ravi d'avoir été au théâtre pour un seul mot.

Mais Beckett est seulement la première partie de la soirée. La mise en scène de Christophe Perton passe à « Jusqu'à ce que le jour vous sépare ou Une question de lumière » de Peter Handke, le monologue d'une femme que Handke a écrit comme prolongement de la pièce de Beckett et dédié à la comédienne Sophie Semin avec laquelle il est encore marié depuis tant d'années et avec qui il a aussi un enfant. L'amante de Krapp de la bobine cinq, avec qui il était allongé dans la barque les berçant doucement dans les roseaux, prend ici la parole, enlève à ce « clown désillusionné » la régie, à l'homme qui aimait par-dessus tout d'être seul, et qu'elle préférait là, où elle pouvait l'observer dans sa solitude, sans être vue, au fanatique de la parole qui ne connaissait aucun silence sans une pensée : « c'est maintenant mon jeu. Ton jeu est terminé, Monsieur Krapp ». Comme une statue de pygmalion, éveillée à la vie par le souvenir et point par l'artiste, Sophie Semin joue ce rôle dans une pièce qui sonne comme une déclaration d'amour à la comédienne même et en même temps, évidemment, comme une déclaration d'amour à Samuel Beckett (Handke a écrit ce texte en français, dans « la langue étrangère »). Et lorsque, à la fin, Semin – liée éternellement à Krapp – se laisse échouer sur un tas de terre tombé du ciel comme une pluie, on pourrait imaginer qu'on enchaînerait maintenant avec la pièce de Beckett « Oh les beaux jours », son monologue féminin sur la solitude, dans lequel la femme et à son côté l'homme muet sont enterrés jusqu'au cou dans un tas de sable. Le dialogue Beckett-Handke pourrait continuer éternellement ainsi.

08/02/2009 - Julia Enke

saison 200809

La dernière bande suivi de Jusqu'à ce que le jour vous sépare

création novembre 2008 - Comédie de Valence - Berliner ensemble (Berlin).

Samuel Beckett / Peter Handke / Christophe Perton

« Krapp demeure immobile, regardant dans le vide devant lui ».

Ainsi s'achève "La dernière bande" où Samuel Beckett fige le vieux Krapp face au néant.

Chaque année, le jour de son anniversaire, Krapp enregistre un compte-rendu détaillé de son état et de ses agissements durant l'année écoulée.

« Viens d'écouter ce pauvre petit crétin pour qui je me prenais il y a trente ans, difficile de croire que j'aie jamais été con à ce point-là. »

Chaque fois, il écoute l'une ou l'autre des bandes enregistrées des dizaines d'années auparavant, et il la commente. C'est dans cet éternel retour à son passé que réside maintenant sa seule lumière.

Peter Handke a écrit en français pour l'actrice Sophie Semin "Jusqu'à ce que le jour vous sépare" texte inédit dans lequel le récit reprend à l'endroit où Beckett avait précisément figé le vieux Krapp mais donne cette fois la parole à l'amour de son passé, « la femme dans le bateau presque immobile, sans rame, au milieu des roseaux du lac ou de l'étang sans nom sous un ciel étoilé d'été ».

Christophe Perton, sollicité pour la création de ce texte de Peter Handke, a choisi de mettre en lumière ce magnifique monologue, hymne d'amour mêlé d'une douce ironie, célébrant celle qui « apparaît comme la vie fleurissante », en miroir inversé au célèbre soliloque de Beckett dont il est inspiré.



revue de presse



Douceur d'une nuit d'été sur les contreforts de l'Ardèche, on imagine bien la scène pourtant. Froid, forêt obscure, les cabanes des charbonniers et un peu plus loin, la mesure où vit la lépreuse. C'est là qu'au soir de Noël, Mara vient porter à sa sœur Violaine son enfant mort. Et là que se produit un miracle de résurrection auquel on n'est pas tenu de croire.

Qui sait si la lépreuse n'a pas volé un enfant pour le substituer au bébé mort ? Est-ce que cela change quelque chose ? Même si l'on n'est ni chrétien ni fan de Claudel, il est difficile d'échapper à la puissante et aux ambiguïtés de l'Annonce faite à Marie. La version qu'en propose Christophe Perton au Théâtre antique d'Alba-la-Romaine s'appuie sur un beau dispositif scénique, longue passerelle incurvée qui mène de la colline au pied de l'amphithéâtre. La langue de Claudel sied à ce plein air, tout en bosquets, prés et ruisseaux. Elle sied aussi à des acteurs qui la mâchent sans s'en gargariser : d'André Marcon (Anne Vercors, le père) à Juliette Delfau (en blonde Violaine virginale), en passant par Olivier Werner (Jacques Hury, le fiancé), Vincent Garanger (Pierre de Craon, le tailleur de pierres lépreux), Christiane Cohendy (La mère) et Pauline Moulène (Mara).

Le directeur du CDN de Valence achève là neuf ans de compagnonnage fructueux avec le festival d'Alba-la-Romaine.

René Solis - 18/07/2008



Claudiel s'installe sous la voûte céleste

« (...) C'est le visage fermé et sans sourire de bienheureuse que Violaine se soumet à Dieu, quittant le monde et l'homme qu'elle devait épouser, pour se terrer, seule, avec sa lèpre. Mara, sa sœur, qui provoquera sa mort après lui avoir volé son prétendant, ne se résume pas à la figure conventionnelle de la « mauvaise ». Face noire de Violaine, elle n'en proclame pas moins la sainteté de cette dernière en la suppliant de ressusciter son bébé. La première est interprétée par Juliette Delfau, la seconde par Pauline Moulène. Olivier Werner joue le fiancé et Vincent Garanger incarne Pierre de Craon, le lépreux. Tous quatre appartiennent à la troupe de la Comédie de Valence. Deux comédiens de grands poids sont venus renforcer leur rang : André Marcon (le père) et Christiane Cohendy (la mère). Dans un jeu de tension et d'émotions (notamment dans le final, sublime), chacun porte au plus haut le verbe de Claudel, lui donnant chair sans trahir son mystère. Celui d'un chant qui monte jusqu'au étoiles. Celle d'un poème qui n'accepte pour seule voûte que le ciel.

Didier Méreuze 24/07/2008

LA TRIBUNE

(..) Le théâtre transporte la pensée de la lettre morte aux lèvres qui la délivrent, et de l'image figée d'une poésie caduque naît un tourbillon de rêves présents. Cela n'est pas gagné d'avance, le verbe de Claudel est dense, le drame s'enracine dans des profondeurs complexes ; Christophe Perton a réussi à donner toute sa dimension à l'une des plus belles pièces du répertoire français. Les acteurs sont bouleversants de simplicité, la vérité crie de leurs entrailles les douleurs et les joies des personnages. La mise en scène est à la mesure du théâtre antique, elle restitue au drame sa puissance originelle.

24 /07/ 200 - Claude Roche

saison 200809

L'annonce faite à Marie

création juillet 2008 - Festival d'Alba-la-Romaine.

Paul Claudel / Christophe Perton

Paul Claudel aimait tout particulièrement "l'Annonce faite à Marie" remodelée et réécrite pendant cinquante-six ans. L'histoire de ces deux sœurs, Violaine et Mara, dans la ferme de Combernon. Au début de la pièce, le père s'en va. Reçu de son bonheur quotidien, il souhaite, dit-il, répondre à l'appel de Dieu avant de mourir. Il laisse sa femme, commande en toute hâte l'union de sa fille favorite, Violaine, avec le jeune paysan qu'il a élevé comme son fils et part sans pratiquement saluer Mara, la cadette.

Mais rien ne se passera comme prévu dans ce drame familial où Dieu est un des personnages principaux. Il est pour chacune des deux sœurs l'interlocuteur privilégié et bien que leurs demandes soient différentes et leurs manières d'agir opposées, chacune obtiendra satisfaction, comme deux facettes de la foi. Mais au-delà du religieux, ce sont bien deux attitudes radicalement différentes face à la vie, l'abandon, le laisser-faire, l'acceptation d'un côté, la volonté farouche, la possession forcenée de l'autre.

Claudé disait que cette pièce lui avait été inspirée par la terre et le vent et les horizons infinis de son village d'enfance, par les conflits familiaux et les caractères de ses deux sœurs, très transposés, assure-t-il.

Christophe Perton, que l'on connaissait davantage à son goût pour le répertoire contemporain, s'attaque à "l'Annonce faite à Marie". Gageons qu'il saura donner une modernité et une acuité toutes particulières à ce grand classique.



texte Paul Claudel—mise en scène Christophe Perton—assistante à la mise en scène Hélène Viviès—scénographie Christophe Perton et Christian Fenouillat—assistante scénographie Catherine Floriet—création costumes Alexandra Wassev assistée de Dominique Fournier—création son Frédéric Bühl—création lumière Kévin Briard - Avec Christiane Cohendy, Juliette Delfau, Vincent Garanger, André Marcon, Pauline Moulène, Hélène Viviès, Olivier Werner

Extrait de la pièce

GEORG (Lui donne des coups de pied.) Non, non et non.
MARTIN Tu peux me tuer à coups de pied si tu en as envie. Je m'en fous.
(Un silence) De toute façon, tu n'as rien...Rien...tu n'es rien...
Tu n'as rien, pas de pschit, pas de distinction, pas d'élégance, pas de tenue,
pas d'éducation...rien. Tu n'es qu'un morceau de lard à poil ras
qu'il faut lessiver comme un plancher. Tu comprends ? (Georg le frappe)

ELIN Arrête, Georg. Ça suffit. Arrête maintenant.
DAVID Tu l'as fait retomber droit sur elle, hein ?
MARTIN J'ai fait quoi ?
DAVID Elle est retombée en plein sur maman.
MARTIN Pas du tout. C'est n'importe quoi. La chaise est tombée
toute seule. De son propre poids.
DAVID Elle pourrait être morte.
MARTIN Elle est morte depuis longtemps. Vous ne le voyez pas ?
Vous n'avez pas vu ce qu'elle m'a fait à moi ? Elle voulait
me faire interner de force...et ça, ça vous l'acceptez !
Trois contre un.
DAVID Sérieusement, elle pourrait être morte.
MARTIN Sérieusement, elle pourrait être morte...Et ce serait de sa faute.
DAVID Elle ne t'a pas touché.
GEORG Maman, qu'est-ce qu'il y a, maman ? Tu pleures ?
MARTIN Elle n'a aucune raison de pleurer. Mais moi si.
GEORG Maman, est-ce que tu veux que je le tue ? (Un silence)
Dis-moi, tu n'as qu'à le dire. Ce n'est pas un problème.
(Un silence.) Maman, je...
ELIN (parlant du lustre en cristal) C'était tout ce qui me restait.
MARTIN Et moi, qu'est-ce qui me reste à moi ? Tu peux me le dire ?
Qu'est-ce qui me reste ? (Georg lui donne un coup de pied)
Quelqu'un qui me donne des coups de pied... Voilà
ce qui me reste... Oh, mon dieu... Je ne peux pas croire
que c'est vrai... Je dois rêver. Tout ça est un rêve, un affreux cauchemar.
DAVID Tu sais quelle valeur il avait ?
MARTIN Non et toi, tu le sais ? Connais-tu la valeur de quoi que ce soit ?
DAVID Je sais que toi, tu ne vauds rien.
MARTIN (Grave) Alors, moi, mon petit David, je vais te dire une
chose...écoute-moi car ce que je vais te dire est la vérité, tu es aujourd'hui
assez grand pour l'entendre...Ecoute-moi bien maintenant...
Prends garde à cette femme qui est ta mère... Elle est dangereuse,
tu comprends... Il est possible que je boive...
C'est possible... Seulement, moi, je ne suis pas un traître...
je ne mens pas, moi. Je suis peut-être un mauvais père,
mais moi je t'aime...Elle, non...Elle, elle est dure,
c'est l'être le plus dur que j'ai jamais rencontré...
Ne t'imagines pas qu'elle...Non je n'en dirai pas davantage...
(Un silence) Maintenant je ne dis plus un mot.
(Un silence.) Si je bois, c'est pour devenir
sobri. Car elle, elle ne sait que me mépriser.

saison 200708

La nuit est mère du jour

création décembre 2007 - Comédie de Valence.

Lars Norén / Christophe Perton

« Une galerie de portraits, dans l'arrière-cuisine de l'hôtel-restaurant familial, en cette journée particulière du 9 mai 1956. Au premier plan on distingue la figure tragi-comique d'un père, ogre alcoolique, danseur, chanteur, siffleur - de bouteilles et de ritournelles -, tout à la fois tendre crooner et monstre dévoreur drapé d'un élégant smoking. C'est Martin, il a 52 ans. À ses côtés, Elin, 50 ans, "mater dolorosa", est sa femme, clairvoyante, digne mais fatiguée, assistant au lent et inexorable naufrage de l'entreprise familiale et tenant à bout de bras, avec force et douceur, ce qui peut encore être sauvé des apparences. Georg le fils aîné a 26 ans, le cuir endurci, cette sensation d'être le seul valide et sain et noie ses désillusions dans sa passion du jazz et la vitesse fulgurante de sa moto. Et puis David qui ce 9 mai fête ses 16 ans : à cette heure tout semble encore ouvert et possible. Grandir. Parcours initiatique dans le temps resserré d'une nuit qui sera mère d'un jour à venir, d'un adolescent, adulte en devenir. David est l'incarnation de cette adolescence, de ce moment indicible, de cet état dont notre mémoire ne garde aucune trace objective : entre l'aspiration joyeuse à vivre et la même inclination à mourir, l'attrance de tous les désirs contradictoires, ce printemps des sensations. C'est avec ces couleurs que Lars Norén peint ce huis-clos familial aux accents d'épopée surréaliste, avec cet art incomparable qu'il possède de pousser les situations théâtrales à leur paroxysme. Avec lui les tensions, les excès de ces « scènes », brisées d'improvisations musicales, de tableaux oniriques, font de "la Nuit est mère du jour" un voyage hallucinant où se mêlent dans le paradoxe des sentiments, l'émotion, la stupeur et un rire ravageur face au chaos. »



texte Lars Norén - texte français René Zahnd (l'Arche éditeur) - mise en scène et scénographie Christophe Perton - avec Yves Barbaut, Claire Semet, Olivier Werner, Thomas Bédécarrats - création son Frédéric Bühl



Le temps des impostures

Une grande tragédie politique mise en scène par Christophe Perton

Dans hop-là, nous Vivons ! écrit par Ernst Toller Christophe Perton retrouve l'acuité parfaite dont il faisait preuve en montant, Les Gens déraisonnables sont en voie de disparition de Peter Handke. La pièce de Toller, peu connue, bien que déjà jouée en France, et quoique Chéreau ait beaucoup contribué à la connaissance de cet auteur allemand, s'avère une œuvre capitale dans l'histoire du théâtre européen. (...) Hormis quelques clins d'œil un peu facile à l'actualité électorale, la mise en scène est d'une fascinante intensité, sachant enmener dans un même mouvement un grand nombre d'interprètes, le langage du théâtre et celui d'une vidéo combinant images d'actualité et images mentales.

26/04/2007 - Gilles Costaz

Le Monde

Découvrir Ernst Toller, contemporain de Brecht

Ecrit en 1927 « Hop-là, nous vivons ! », montée aux Abbesses, a des résonances actuelles

Le metteur en scène, Christophe Perton a tricoté à partir de cette formidable matière un spectacle d'une belle intensité, palpitant dans sa progression dramatique. Sa mise en scène, loin de tout messiansisme révolutionnaire, ouvre plutôt, dans sa manière très fine de faire dialoguer l'histoire et notre étrange aujourd'hui, une série de plaies à vif. L'utilisation de l'image et le sens du montage sont ici particulièrement remarquables. Quant à la belle scénographie épurée conçue par Malgorzata Szczesniak, permet de dérouler avec fluidité cette pièce réputée injouable à cause de la diversité des lieux et des situations où elle se tient.

19/02/2008 - Fabienne Darge

LE TEMPS

THEATRE. Le Français Christophe Perton exhume à Genève «Hop là, nous vivons!», pièce remarquable de l'Allemand Ernst Toller, écrivain qui fut révolutionnaire. Palpitant.

A la folie. Lutter pour une société fraternelle et égalitaire. Braver les baïonnettes du pouvoir. Et puis perdre la tête, parce que le monde résiste. Tel est le destin de Karl Thomas, héros de Hop là, nous vivons! pièce formidable de l'Allemand Ernst Toller (1893-1939). A la Comédie de Genève, dans le spectacle remarquable de cohérence du Français Christophe Perton, le point final survient et l'on croit que tout est joué. Mais non! Sur le plateau, une demi-douzaine de morts-vivants, des ombres qui fixent le public. Une voix déchire les ténèbres: «J'ai 30 ans. Mes cheveux deviennent gris. Je ne suis pas fatigué.» Cette conclusion pugnace, c'est celle d'Une jeunesse en Allemagne, autobiographie d'Ernst Toller qui paraît en Hollande en 1933. L'écrivain a 40 ans. Il a été sur le front en 14-18, un choc qui en fait un pacifiste et un révolutionnaire, un qui prend les armes. En 1919, il est président du directoire de la République des Conseils à Munich. Quelques semaines de pouvoir. Puis cinq ans de cellule. C'est de cette chute que naît Hop là, nous vivons!

27/04/2007 - Alexandre Dermidoff

saison 200607

Hop-là, nous vivons ! (Prix de la critique)

création avril 2007 - Comédie de Valence - Théâtre de la Ville Paris...

Ernst Toller / Christophe Perton

« Il faut se battre, il n'est pas permis de se taire : qui se tait trahit sa mission d'homme. J'ai trente ans. Mes cheveux deviennent gris. Je ne suis pas fatigué. »

Ainsi s'exprime Ernst Toller en 1938 alors qu'on brûle ses œuvres "dégénérées" sur une place publique et qu'il lui faudra s'exiler comme tant d'autres de l'Allemagne nazie.

L'engagement politique et poétique de celui qui fût en son temps plus célèbre que Brecht sont indissociables. Toller fut condamné à mort pour sa participation à la révolution spartakiste de 1919. Sa condamnation fut commuée en peine de prison. Il rédige "Hop là, nous vivons !" à sa sortie. La pièce, largement auto fictionnelle, raconte l'histoire d'un groupe de jeunes gens qui, pour avoir participé à une révolution, sont condamnés à mort puis graciés. L'un deux, Karl Thomas, à l'annonce de cette grâce sombre dans la démence et se retrouve en asile psychiatrique. Dix ans plus tard il retrouve à sa sortie ses compagnons qui ont chacun à leur façon poursuivi une idée du monde tout en acceptant d'intégrer la société qu'ils souhaitaient renverser. Karl se retrouve ainsi dans un monde qui dans un mouvement frénétique court à ses yeux vers la catastrophe. Tentant de rentrer dans sa danse, essayant d'appréhender ce que le monde lui désigne comme "normal", lui l'anormal, à bout de souffle s'arrête : « J'ai égaré le monde. Et le monde m'a égaré. »

"Hop là, nous vivons !" est une véritable épopée, mêlant théâtre et cinéma, transmettant par la beauté du verbe la force de l'engagement de Toller en une énergie communicative. Humaniste infatigable, sa pièce résonne dans la déshérence de la pensée politique de nos sociétés avec des accents salutaires.



texte Ernst Toller/ mise en scène Christophe Perton/ montage de Christophe Perton à partir de la traduction de César Gattegno et Béatrice Perregaux / avec Gauthier Baillot, Yves Barbaut, Juliette Delfau, Aurélie Édeline, Ali Esmili, Vincent Garanger, Pauline Moulène, Anthony Paliotti, Nicolas Pirson, Samuel Theis, Olivier Werner - scénographie Malgorzata Szczesniak/ assistanat, maquettes et suivi Diane Thibault/ lumières Thierry Opigez / son Frédéric Bühl / conception et réalisation vidéo Bruno Geslin et Clément Martin/ création costumes Paola Mulone / dramaturge Pauline Sales

LE PROGRÈS

Les sacrifiés

Théâtre. Christophe Perton met en scène la promotion 2006 de l'Ensatt dans « Les Troyennes » de Sénèque

Christophe Perton garde un bon souvenir de « Préparatifs pour l'immortalité », pièce de Peter Handke qu'il avait montée à l'Ensatt en juin 2003. Pour ce retour sur les planches de l'ex-Ecole de la rue Blanche, le co-directeur de la Comédie de Valence renoue avec Sénèque qu'il avait déjà abordé au TNP en 1997. « Depuis que Florence Dupont a traduit les oeuvres du précepteur de Néron dont je lis régulièrement « Les lettres à Lucilus », je n'ai pas cessé d'être hanté par ce théâtre d'une beauté extraordinaire », précise le metteur en scène.

Christophe Perton justifie le choix des « Troyennes » par les contraintes de la distribution atypique de cette promotion 2006 qui réunit six filles et quatre garçons. « Et puis, cela fait des années que je travaille sur le théâtre contemporain. J'avais envie de revenir au répertoire classique ». L'oeuvre débute par un rituel de deuil. Troie vient de tomber, les Grecs ont pillé la ville, tué les hommes et épargné les femmes. Mais le fantôme d'Achille réclame le sacrifice d'une jeune vierge, Ulysse la tête d'Astyanax, le fils d'Hector, dont il craint une vengeance ultérieure.

Un texte exigeant

« Il y a une tension inouïe tout au long de cette pièce », explique-t-il en reconnaissant que le texte est très exigeant pour les jeunes comédiens. En dépit des contraintes, d'un budget limité, d'un temps de répétitions court et des exigences du projet pédagogique, il affiche son enthousiasme à l'idée de s'attaquer aux « Troyennes », une expérience où il avoue, par ailleurs, avoir une totale liberté. « Je n'ai pas le luxe de m'offrir ce genre de spectacle à Valence ». Ce spectacle présenté à l'Ensatt sera repris cet été au festival d'Alba-la-Romaine (Ardèche) que Christophe Perton co-dirige avec son partenaire Philippe Delaigue.

12/12/2007 - Antonio Mafra

saison 200607

Les Troyennes

création juillet 2007 - Ecole nationale des Arts et Techniques du théâtre - Festival d'Alba-la-Romaine

Sénèque / Christophe Perton

Voici sans doute l'une des plus belles pièces de Sénèque. Aux toutes premières scènes des "Troyennes" règne un climat saisissant.

La guerre est finie, les hommes, les fils ont été décimés.

Sur les ruines fumantes de la cité demeurent ces femmes captives, ces reines, butin de guerre, que l'ennemi s'apprête à partager.

Dans le calme et le silence du deuil monte pourtant une tension palpable.

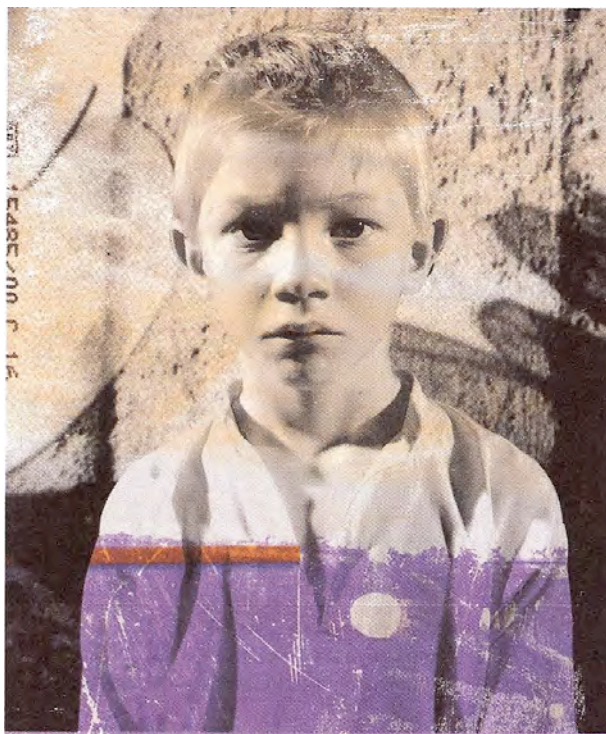
Les imprécations de ces femmes en colère feront bientôt place à un nouveau combat. Les Grecs prêts à reprendre le large sont ébranlés par une rumeur : le fils d'Hector aurait échappé au massacre et menacerait l'avenir du haut de ses quatre ans.

S'engage ainsi une ultime bataille. Celle de quelques femmes blessées et furieuses devant des hommes enivrés par le sang, abusés par la victoire et brandissant leur vindicte : « Au vainqueur tout est permis ».

Et l'art de Sénèque est là, nous saisissant par la puissance du verbe et de la pensée, nous faisant grandir dans l'enseignement d'une sagesse philosophique qui délivre sa force à chaque réplique, et conduisant dans le même temps l'action jusqu'à nous immerger dans la violence et les contradictions des enjeux tragiques d'une histoire où chaque mot, chaque mouvement nous tiennent en haleine.

Sénèque dit « Tirons notre courage de notre désespoir ».

Et c'est bien cela que nous voyons et entendons, subjugués par ces femmes inébranlables, indifférentes à la peur et à la mort car : « Il n'y a rien après la mort et la mort n'est rien »



Texte Sénèque - Traduction Florence Dupont - Mise en scène Christophe Perton - Avec la 65ème promotion de l'ENSATT- École Nationale Supérieure des Arts et Techniques du Théâtre - Jeu Prune Beuchat, Ewa Brykalaska, Jérémie Chaplain, Elodie Colin, Hélène Degy, Damien Gouy, Clément Moriniere, Malvina Plegat, Romane Portail, Samuel Theis, Clémentine Verdier - et en alternance Thomas et Lucas Hollard Scénographie Ana Kozelka, Diane Thibault - Assistants décors Grégoire Faucheu, Aude Vanhoutte - Costumes Lélia Montanari, Nadège Joannès, Alexandra Wassef - Création lumière Kévin Briard, Création son Frédéric Bühl, Michaël Selam.

Le Monde

L'attente constitue un thème privilégié par les compositeurs à l'opéra. Après, notamment, Arnold Schoenberg avec *Erwartung* (1909) et Philippe Manoury avec *60e parallèle* (1997), Jacques Lenot (né en 1945) le traite aujourd'hui avec *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne*. Adapté de la pièce éponyme de Jean-Luc Lagarce, cet ouvrage lyrique, créé lundi 29 janvier au Grand Théâtre de Genève (Suisse), s'attache à un huis clos qui pousse les protagonistes à d'intenses déchirements.

Le livret, établi par le compositeur, se divise en neuf scènes au contenu incertain. Cinq femmes (la Plus Jeune, la Seconde, l'Aînée, la Mère, la Plus Vieille) s'y livrent à des interrogations sur la présence d'un proche (fils, petit-fils ou frère, jamais visible), revenu mourir chez lui après une longue absence.

(...)

Plus facile à suivre que la partition, la mise en scène de Christophe Pertont se plaît à suggérer la dérive intérieure d'êtres en mal de communication. Eclairés de manière très picturale par Dominique Borini, les personnages posent au début comme dans les toiles au réalisme forcé d'Edward Hopper, puis sortent de leurs gonds comme des figures expressionnistes empruntées à Edvard Munch ou à August Strindberg. Symptomatique d'une relation inaboutie avec le corps manquant (l'homme) de la pièce, le jeu renouvelé des panneaux coulissants, qui dessinent les limites de la chambre du malade, finit par révéler le vide métaphysique d'une veillée funèbre où ne subsistent que des bougies sur le sol. Et cinq voix vengeresses.

01/02/2007 - Pierre Gervasoni



saison 200607

J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne (opéra)

création janvier 2007 - Grand Théâtre de Genève.

Jean-Luc Largarce / Jacques Lenot / Christophe Perton



Avec l'Orchestre de la Suisse Romande et le Choeur du Grand Théâtre (direction Ching-Lien Wu).
Daniel Kawka (direction musicale), Christian Fenouillat (décors), Paola Mulone (costumes), Dominique Borini (lumières)
Avec : Emma Curtis, Nadine Denize, Teodora Gheorghiu, Valérie MacCarthy, Valérie Millot

LE PROGRÈS

Une victime face à son bourreau

Christophe Perton signe une mise en scène sobre et efficace de cette pièce brève, bouleversante, qui vous prend à la gorge jusqu'à la nausée, Hélène Viviès et Vincent Garanger rivalisent de talent et d'intensité dramatique. Les deux membres de la troupe de la Comédie de Valence, où Acte a été créé la saison dernière, portent ce texte concis en évitant l'exès et le cliché. Leur interprétation décline une large palette d'émotions qui renforce un texte d'une violence sourde auquel le spectateur échappe difficilement.

25/11/2008 – Antonio Mafra

webthea.com

Le silence et l'horreur

Organisée comme les différentes phases d'un match, la mise en scène de Christophe Perton est parsemée de détails troublants, semeurs de doutes. Sommes-nous vraiment dans un cabinet médical ? Ne serions-nous pas plutôt dans la tête de la prisonnière qui, pour survivre au silence meurtrier, s'invente un interlocuteur dont elle varie les postures ? La question reste ouverte. Ce n'est pas le moindre mérite d'un spectacle dont l'ensemble du travail scénique, l'usage judicieux de la vidéo, les jeux de lumières, le jeu sous tension des acteurs, ne cessent de brouiller les pistes tout en s'ingéniant à rendre la vérité d'un auteur, qui, empruntant à l'hyperréalisme, transcende le réel pour en faire mieux vibrer l'humanité, le désespoir, l'horreur.

21/01/2009 - Dominique Darzacq

Le Monde

Théâtre de l'Est Parisien, un doublé contemporain

Le thème de la victime et du bourreau dans «Rien d'humain » de Marie Ndiaye et « Acte » de Lars Noren.

Avec Acte, écrite en 2001, le grand Noren signe l'une de ses pièces les plus dérangeantes. Dans un quartier de haute sécurité, une prisonnière qui doit beaucoup à Ulrike Meinhof, la tête pensante, avec Andreas Baader, de la Fraction armée rouge dans les années 1970 en Allemagne, est confrontée au médecin quid doit l'examiner. Noren, comme NDiaye mais avec des moyens très différents, installe un fascinant principe d'incertitude : l'histoire du médecin n'est jamais la même, suivant les moments. Le plus réussi, le plus passionnant du spectacle est là : dans ce glissement permanent de la vérité, du rôle de bourreau et de victime, qui a lieu entre les deux personnages.

26/01/2009 - Fabienne Darge

saison 200607

Acte

création décembre 2006 - Comédie de Valence - Théâtre de l'Est Parisien...

Lars Noren / Christophe Perton

Une femme prisonnière dans un quartier de haute sécurité condamnée à perpétuité pour un acte de terrorisme et un médecin venu l'examiner pour une visite médicale qui semble une routine obligatoire, voici les deux personnages et la situation de départ que nous propose Lars Norén, poète, romancier et dramaturge suédois d'une soixantaine d'années, dans "Acte". Un rapport de force, une lutte sans merci opposent le couple avec, dans les premiers temps, une suprématie incontestée de la femme qui, malgré sa réalité insoutenable, trouve encore la force de résister et de déstabiliser celui qu'elle considère comme son adversaire. Cette relation se retourne insidieusement et tout bascule soudainement dans cet univers mouvant qui ne cesse de faire allusion à la Shoah, acte passé désespérément présent, indépassable. Et tout vacille, devant ce « qui êtes-vous ? » première question de la femme au médecin et qui reviendra tout au long de la pièce. Qui sommes-nous ? Qui ont été nos parents ? Quels actes ont-ils commis ? De quel côté sommes-nous ? Bourreaux ou victimes ? Dans quel temps sommes-nous ? Portés par l'urgence, Hélène Viviès et Vincent Garanger, aux côtés de Christophe Perton, nous entraînent dans une pièce impressionnante de force et de tension.



Texte Lars Norén Texte français de Sabine Vandersmissenet Jean-Marie Piemme - Mise en scène et scénographie Christophe Perton - Avec Vincent Garanger et Hélène Viviès- Lumière et régie générale Thierry Opigez

revue de presse



Cosmopolitaine -

C'est une pièce sur le cannibalisme en fait, comment est-ce que les classes supérieures dévorent le sang des gens qui travaillent pour eux. Une action qui, quand même, ne va pas sans beaucoup de tristesse pour Mme Lemarchand parce que comme on le sait, Mme Lemarchand est une espèce de vampire, et les vampires qui ne peuvent jamais mourir, c'est leur malédiction, sont tellement tristes.

Alors la beauté de cette pièce tient par le texte magnifique de Marie Ndiaye, un texte qui paraît complétement réaliste et qui petit à petit s'enfoncé de plus en plus dans la perversité la plus noire et finalement dans l'études des rapports de classe qui seraient peut-être davantage aujourd'hui déterminés par l'argent. "Hilda" ça se passe au théâtre du Rond-Point jusqu'au 25 novembre dans une mise en scène de Christophe Perton avec Claire Semet dans le rôle de Mme Lemarchand, Ali Esmili dans le rôle du pauvre mari, Franck, et Emilie Blon-Metzinger qui joue la sœur d'Hilda, qu'on ne voit jamais mais qui est tellement présente dans cette pièce."

22/10/2006 - Emission animée par Paula Jacques

Le point

Nous sommes dans une ville de province, en France. Une mère de famille, Mme Lemarchand, engage une jeune femme, Hilda, pour s'occuper de ses trois enfants. Peu à peu leur relation devient bizarre, comme si Hilda était peu à peu dépossédée d'elle-même, entièrement soumise aux caprices d'un ogre, vampirisée... Dans ses romans comme dans son théâtre, Marie NDiaye a un penchant pour les lueurs du fantastique; elle ne craint pas le surnaturel. Elle suscite dans « Hilda » un climat d'inquiétante étrangeté qui peut aller jusqu'à l'effroi tout en restant subtilement réaliste; elle allie la satire sociale (notamment de la bourgeoisie de gauche) et le conte de sorcières. Nous ne verrons jamais Hilda: il nous faut tout imaginer à travers le dialogue implacable entre Mme Lemarchand et Franck, le mari d'Hilda, qu'elle torture et pousse aux limites de la folie. Christophe Perton et ses comédiens restituent admirablement ce climat d'épouvante. C'est un très beau spectacle.

2/11/2006 - Frédéric Ferney



Mme Lemarchand est une sangsue, une pieuvre, une mante religieuse. Elle suce ses proies jusqu'à la moelle, puis recrache les déchets. Faut-il prendre au pied de la lettre une histoire qui se passe de nos jours en France, y voir une métaphore de la lutte des classes ? Assez réaliste pour être crédible, la pièce est tissée de l'étoffe des cauchemars. Dans un décor et une mise en scène dépouillés qui n'insistent que sur l'essentiel - la cruauté d'un combat inégal -, admirablement interprétée par Claire Semet, grandiose prédatrice, et Ali Esmili, victime impuissante, elle revêt en tout cas une force singulière.

11-17/11/2006 - Dominique Jamet

saison 200506

Hilda

création octobre 2005 - Comédie de Valence - Théâtre du Rond Point ...

Marie Ndiaye / Christophe Perton

Madame Lemarchand cherche une femme pour s'occuper de ses enfants et du ménage. Madame Lemarchand a choisi Hilda sur son seul et mystérieux prénom, Madame Lemarchand cherche à acheter Hilda auprès de son mari, Franck, ouvrier dans une scierie. Madame Lemarchand femme de gauche qui traite avec humanité ses femmes de peine, est prête à payer Hilda au prix fort, pour qu'elle devienne son instrument.

Avec une langue ciselée, épurée, parfaitement concise et d'une efficacité redoutable Marie NDiaye nous raconte sans faiblir l'histoire de l'assassinat figuré (la disparition) à petit feu de Hilda par Madame Lemarchand et interroge de manière contemporaine un des grands classiques du duo théâtral, le rapport maître esclave. Nous suivons avec effroi comment Madame Lemarchand, vampire contemporain, suce la vie qui lui manque vidant peu à peu Hilda de sa substance.

Franck, pris au piège dans l'immense toile d'araignée savamment tissée par des années de classe dirigeante, se défendra comme il peut pour récupérer sa femme, mère de ses enfants.



texte Marie Ndiaye mise en scène, scénographie, lumière Christophe Perton avec Ali Esmili, Caire Semet, Emilie Blon-Metzinger.

revue de presse

LE FIGARO

Des éléments du Nouveau studio de l'Opéra servent fort bien les rôles solistes, comme la savoureuse femme de l'ogre jouée par Emmanuelle Halimi, alors que les enfants de la Maîtrise font merveille, sous la férule de Laure Pouradier Duteil, autour du Poucet, du tout jeune et déjà très bon comédien Rayane Boudjadi. Une Jolie réussite.

LE PROGRÈS

Dans un décor de piliers de bétons, sorte de jungle des villes, les marmots ont la silhouette et le regard des enfants, croisés au coin d'une rue, la main tendue aux passants indifférents.

L'ogre vit dans l'opulence du mafioso en quête de chair fraîche.

Cette contextualisation a le mérite de la clarté et de la pédagogie. Mais le metteur en scène n'abuse pas de l'artifice. Le Co-directeur de la Comédie de Valence où l'Opéra de Lyon a décentralisé cette production opère par touches sensibles, avec tendresse, parfois de l'humour, dans ce qui ressemble aussi au parcours initiatique de l'innocence vers l'âge adulte.

la Croix

L'homogénéité et la concentration de la troupe d'enfants - constituée majoritairement de filles mais d'où se détache le pétulant Petit Poucet de Rayane Boudjadi, âgé de 11 ans - ne suscitent que des éloges. Dans la fosse, le jeune chef argentin Alejo Perez dirige d'une main ferme un orchestre d'une trentaine d'étudiants du conservatoire national de région de Lyon encadrés de quatre musiciens de l'Orchestre de l'Opéra de Lyon.

saison 200506

Le Petit poucet (il pollicino) Opéra

création mars 2005 - Comédie de Valence - production Opéra National de Lyon

Hans Werner Henze / Alejo Perez / Christophe Perton

Hans-Werner Henze a puisé à toutes les sources. Perrault bien sûr, les frères Grimm et le "Pollicino" de l'Italien Colodi, qui est aussi le père de Pinocchio. Il a mis en musique un "Petit Poucet" qui se veut un opéra pour les enfants mais aussi par les enfants. « On peut même dire – affirme Henze – que ce sont les opinions des enfants qui ont influencé l'écriture du livret, tout comme s'y retrouvent leurs peurs, leur mélancolie, leurs rêves. » Les jeunes chanteurs auxquels il fait appel sont les protagonistes principaux de cet ouvrage qui se déroule au rythme d'une savoureuse partition. Les citations d'opéras italiens ou de chansons populaires se marient à une écriture tout à la fois moderne et d'un grand naturel dans sa simplicité. « Pollicino est né sur le trottoir, peut-être en Italie, (où vit Henze) alors plutôt au sud, dans une ruelle sale, un quartier pauvre, un terrain vague, quelques matelas pour faire un lit, la faim, des gamins inutiles et sales, battant le pavé des rues du monde, dans "la jungle des villes", peuplés d'hommes affamés, des frères, des enfants, des sœurs, des parents, pour accomplir une histoire déjà ancienne où il est question d'un monde d'adultes où vivent des pauvres très pauvres, des riches très riches, des bûcherons et des ogres, et sept garçons qui tout à coup ne suivent plus du tout les règles du Conte quand ils devraient pour sauver leurs peaux, ruser et mettre sur le billot les vilaines têtes des filles de leur bourreau et respecter ainsi l'ordre séculaire de l'histoire, l'ordre du monde.



Conte en musique en neuf scènes de Hans Werner Henze, 1980 / Livret Giuseppe Di Leva d'après Collodi, Grimm et Perrault / Direction musicale Alejo Perez / Mise en scène Christophe Perton / Décors Marc Lainé / Costumes Olga Karpinsky / Lumières Thierry Opigez / Chanteurs de la Maîtrise et du Nouveau Studio de l'Opéra national de Lyon / Ensemble instrumental du Conservatoire national de Région de Lyon / Musiciens de l'Orchestre de l'Opéra national de Lyon

Extrait de la pièce

I. Figures du fou

Tambour-major :

Rêver qu'on tue deux lièvres blancs, qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

Capitaine :

Et compter je ne sais plus quelles pièces de monnaie ? J'ai eu mal aux dents avant l'aube.

Docteur :

Sublimé. Gingembre. Benjoin.

Capitaine :

J'étais couché et je pensai :

Docteur :

Il faut boire chaud. Même la nuit.

Capitaine :

Ai-je droit à l'immortalité ou bien n'ai-je droit qu'à la mort ?

Tambour-major :

Je ne pense jamais à la mort.

Capitaine :

Et même plus la classique érection matinale

Tambour-major :

Et en tout cas pas à la mienne.

Capitaine :

Se réjouir, souffrir, naître, grandir, mourir, sans jamais se poser la question du Pourquoi ?

Tambour-major :

Seuls les hommes adroits et joyeux font impression sur les jolies filles.

Capitaine :

Faut-il donc renoncer à trouver un sens, une raison à l'ordre du monde ? Une cause au désordre du monde ?

Docteur :

Mais c'est à la Nature elle-même qu'il faudrait pouvoir s'adresser !

Capitaine :

Comment alors parler du bien, du beau, du mal et ainsi de suite ? De la justice, de la vérité ?

Tambour-major :

Tuer deux lièvres blancs en rêve...

Qu'est-ce que ça peut bien signifier

Docteur :

Progrès, Justice et Vérité vont main dans la main avec l'Homme !

Capitaine :

Mais quel est le point d'origine

Quel est le rapport, le lien, le nombre, la distribution ?

Quelles sont les lois d'après lesquelles ...

Quels sont ceux qui se trouvent tout au bas de l'échelle ?

Leur nombre est-il en augmentation ?

Ou bien est-il en diminution ?

Les données sont contradictoires

Les descriptions varient sans cesse

Tantôt niées, tantôt admises, souvent diamétralement opposées

Docteur :

Il y a d'une part la Vérité Générale et d'autre part, la vérité individuelle. La Générale c'est deux fois deux et l'Art, c'est l'individuelle.

saison 200405

Douleur au membre fantôme

création mai 2005 - Comédie de Valence.

Annie Zadek / Christophe Perton

Peut-on punir le forcené ? Le fou ? L'innocent ? L'aliéné ? Car sans la liberté pas de crime. Il doit y avoir eu intention criminelle et non pas seulement disposition innée ou prédisposition fatale. Pour être condamné, l'acte doit être libre !



Mise en scène Christophe Perton - Scénographie : Marc Lainé - Avec Yves Barbaut, Vincent Garanger, Juliette Delfau, Marc Berman, Anthony Poupard, apparition de Pauline Moulène et Hélène Viviès

revue de presse



Naviguant habilement entre comédie noire, poème flamboyant et mélo psychologique, la pièce évite les poncifs et se promène, royale, dans un monde déjanté, effroyable de cruauté et attachant à la fois. Christophe Perton l'a montée avec une méchante énergie, un rythme sauvage qui épingle crûment les vices et turpitudes de chacun, ne laisse aucune chance à ces damnés de l'existence. A jamais froids, comme l'enfant abandonné qu'ils laissent geler dans son berceau... Au moins a-t-on, dans ce spectacle-là, le sentiment de suivre un auteur, un metteur en scène encore pleins, quant à eux, du désir de dire, d'affronter, de dénoncer, de chanter ou crier le monde. Et pas repus, pas complaisants, pas fatigués.

13/04/2005 Fabienne Pascaud

Le Monde

« L'enfant froid » entre réel et fantasmes

Marius von Mayenburg, né en 1972 à Munich, n'est pas pour rien le dramaturge de Thomas Ostermeier à la Schaubühne de Berlin : il écrit comme Ostermeier met en scène, avec la même manière aiguë de regarder la réalité, et de la pousser dans ses retranchements en une sorte d'ultraréalisme. La mise en scène sobre de Christophe Perton a le mérite de serrer le texte et cette dramaturgie audacieuse au plus près. Il est servi par une troupe de bons comédiens, qui donnent leur meilleur, plus dans le registre (hyper) réaliste que dans les passages oniriques : Yves Barbaut (papa) et Anne Durand (maman) sont particulièrement remarquables, terrifiants et drôles. Et Roland Vouilloz donne tout son poids d'humanité et de fragilité à Henning, le « déviant » qui sert de miroir à l'inquiétante normalité des autres, dans ce monde d'enfants froids.

7/04/2005 Fabienne Darge

inrockuptibles

Incapables de vivre et d'aimer, ils sont tous à mettre dans le même sac, jusqu'à ce couple d'amis qui ne se déplace jamais sans son enfant. Un invisible marmot dont chacun s'étonne qu'il soit totalement froid. Réunissant une magnifique troupe de jeunes acteurs. Christophe Perton répond avec justesse à la beauté formelle du texte. Un bilan noir et cruel, une condamnation sans appel d'une société qui prend eau de toutes parts.

Patrick Sourd 30/03/ 2005

saison 200405

L'enfant froid

création mars 2005 - Comédie de Valence - Théâtre du Rond Point

Marius von Mayenburg / Christophe Perton

Une photographie : Berlin, le soir, dans un café, sur la terrasse un couple avec un bébé, plus loin une famille, le père et la mère venus de banlieue avec la plus jeune de leurs filles rendre visite à l'aînée, étudiante, au bar un exhibitionniste pas spécialement motivé mais c'est samedi soir alors...

Simple point de départ de L'Enfant froid, qui, très vite, va mêler personnages, temps, lieux, exploser toute narration et nous proposer une écriture tactile, sensitive, émotionnelle, onirique qui ne respecte pas une dramaturgie ou une narration conventionnelle. L'Enfant froid est une visite au palais des glaces, une pièce labyrinthe, une pièce fuyante, insaisissable, déformante, L'Enfant froid ne cesse de se dérober, change de main, passe de bras en bras et nous interroge sur ce qu'est la réalité, le réel.

Métaphore possible du travail analytique, elle nous livre en direct comment l'inconscient s'accapare la réalité pour l'éclairer. Elle fonctionne par associations, glissements, nous invitant à une temporalité inédite conduite par des flux, des images, des symboles, des objets. Chaque situation, chaque parole transforme la suivante et nous fait tomber dans le conte, le cinéma, le cauchemar, il n'y a plus de paroi, de protection, entre les différents états de réalité. Qui croire ? Que croire ?

Ils sont huit et chacun viendra prendre part au récit, reconstituer le puzzle de l'histoire commune à travers le prisme de sa vérité individuelle. Car, dès le départ, tout a été joué, ils nous rejouent la mise en scène de nos peurs, de nos empêchements, de nos névroses.



De Marius von Mayenburg - paru aux Editions de l'Arche - texte français Laurent Muhleisen- mise en scène Christophe Perton - décor Christian Fenouillat et Christophe Perton - costumes Paula Mulone - lumières Dominique Borrini- son Philippe Gordiani - Avec : Gauthier Baillot, Yves Barbaut, Juliette Delfau, Anne Durand, Pauline Moulène, Anthony Poupard, Hélène Viviers, Roland Vouilloz.

Extrait de la pièce

- MÜLLER. *grimaçant.* Courage, jeune homme ! courage ! le nombre importe peu ! seule compte la qualité ! un client en vaut vingt si c'est une personnalité !
de nouveau, une chaise est renversée au-dessus du hall ; puis quelqu'un piétine le plancher à l'étage avec une vigueur telle que tout se met à trembler.
fantastique. une vie paisible. et retirée. avec qui diable s'est-elle retirée ?
il hennit.
- MAX. Avec l'empereur de chine.
- MÜLLER. Taratata, garçon ! depuis quand notre ami, maître strasser, directeur et propriétaire de cet établissement, est-il empereur de chine, fils du ciel ? – eh bien, à tout à l'heure ! il sort.
strasser, la cravate de travers, les cheveux en bataille, descend lentement l'escalier, s'arrête sur la dernière marche, lisse sa cravate et ses cheveux. le gramophone faiblit, s'arrête.
- KARL. *s'est assis entre-temps ; apercevant strasser.* Enfin !
- STRASSER. Au suivant.
karl se lève et rajuste sa livrée.
Madame la baronne descendra sous peu. madame la baronne s'habille.
- KARL. Madame la baronne a-t-elle jonglé avec les chaises ?
- STRASSER. Madame la baronne a dansé.
- KARL. Le menuet !
- STRASSER. Comme une rosse. apercevant max. mon vieux ! de quoi as-tu l'air ?
- MAX. De quoi ?
- STRASSER. Mets donc ton frac ! ça, un garçon !
- MAX. Primo ; je ne veux pas du tout être garçon, et secundo : en réalité, je suis –
- STRASSER. *L'interrompant.* laisse tomber ! primo, secundo, tertio : tu es garçon ! que tu aies été autrefois un affichiste distingué, un graphiste et tout le tintouin, on s'en fout ! est-ce que je parle de ma vie d'avant, moi ?
- MAX. Pour te faire valoir ? que non !
- STRASSER. Est-ce que je me targue jamais d'avoir été officier ? d'avoir été un espoir, que dis-je, un géant de l'industrie cinématographique en europe ? d'avoir été un grand seigneur, unique en son genre ?
- MAX. Mais le grand seigneur s'est retrouvé dans le pétrin !
- STRASSER. Je proteste ! tout ça n'est pas vrai ! de viles calomnies ! cela remonte à bien avant ! le grand seigneur s'est payé cet hôtel parce que ses yeux ne supportaient pas l'éclat des sunlights !
- MAX. c'est ce qu'on dit.
- STRASSER. La ferme ! assez causé ! maintenant, tu es garçon ! compris ?! et dire que l'année dernière en-vendais des automobiles volées.
- MAX. *l'interrompant.* avec toi !
- STRASSER. Avec moi. – qu'est-ce que ça signifie ?
- MAX. Façon de parler.

saison 200405

Le Belvédère

création octobre 2004 - Comédie de Valence - Théâtre de la Ville de Paris.

Ödön Von Horvath / Christophe Pertou

Christine, après avoir passé quinze jours de vacances au Belvédère, a perdu son travail à l'automne et revient, en mars, pour épouser Strasser, le propriétaire sur le retour de cet hôtel miteux, ancien acteur de cinéma, et pour s'occuper de l'hôtel ; elle vient d'atteindre sa majorité, date fixée pour entrer en possession d'un héritage de dix mille marks – son "bon Dieu", qui la sauve du désespoir où le chômage et le bébé (dont Strasser est le père) l'ont jetée. Avant de lui révéler l'existence de ce "bon Dieu", forte de son amour pour lui, elle tente de gagner Strasser à son idée : peine perdue ; elle devient la risée de toute la petite société incrustée au Belvédère, qui cherche à la faire passer pour une putain afin de dégager Strasser de ses responsabilités.

Cette petite société qui constitue le harem mâle d'Ada, baronne von Stetten, sur le retour elle aussi, nymphomane ivrogne mais argentée. Il y a Strasser – l'allusion au chef nazi Otto Strasser n'est certes pas fortuite –, Karl – qui avouera un meurtre commis au Portugal –, Max – ex graphiste devenu serveur –, tous trois impliqués dans un trafic louche de voitures ; le frère d'Ada, Emanuel, qui a joué trop gros et va se tirer une balle dans la tête si Ada ne lui avance pas 5 000 marks ; et Müller, représentant en champagne, qui vient vainement réclamer son dû, en proférant des discours fascistes.

Chacun tentera d'emporter le morceau – les 10 000 marks, avec ou sans Christine – une fois le "bon Dieu" révélé, c'est un ballet incessant devant les portes des chambres, jusqu'à l'aube : Christine décide de prendre le premier train pour repartir : le premier – et dernier – personnage féminin chez Horváth qui réussisse à s'émanciper.

Selon Lajos von Horváth, frère de l'auteur, *Le Belvédère* est une comédie à clefs ; certains des personnages ont réellement existé, et la pension Seeblick, un établissement malfamé de Murnau, lui a servi de modèle.



LE PROGRÈS

Les cauchemars de Woyzeck

Christophe Perton donne une lecture écorchée et saisissante de la pièce de Büchner. Un spectacle virtuose, aux Célestins.

Emporté par le typhus à l'âge de 24 ans, Georg Büchner n'a pu achever son «Woyzeck». Il reste un texte fragmentaire, dont Berg a tiré un opéra, que les dramaturges ont souvent du mal à rendre lisible. Christophe Perton a choisi de revenir aux sources, à la version écorchée, pour faire proposition personnelle, forcément à contre courant des lectures polissées et chronologiques.

Les projecteurs s'allument sur un plateau nu, traversé par une grande table. Seul élément de décor d'une scène cadrée par d'immenses rideaux en plastique, elle évoque les salles communes des hôpitaux populaires. Les comédiens avancent un à un, murmurent le nom de Marie avant que la voix de Woyzeck ne déchire le silence. Christophe Perton s'invite dans le cerveau du personnage, propose une version intériorisée, écorchée, tourmentée, comme on il décrirait le processus qui mène à la schizophrénie.

Loin d'obscurcir le propos, cette lecture en " flash back " donne un excellent fil conducteur à la dramaturgie virtuose du co-directeur de la Comédie de Valence. Chaque scène semble traitée comme une cellule indépendante, chaque personnage analysé singulièrement. Le regard qui s'arrête sur l'un d'entre eux viole son intimité avant de se porter sur un autre. Christophe Perton dirige ses comédiens comme des funambules sur un fil tendu au-dessus d'un fossé séparant la raison et la folie. Déstabilisante, la mise en scène a le mérite d'explorer tous les aspects de l'oeuvre, de souligner les lignes force du texte et surtout de donner une

humanité à l'état brut à chacun des protagonistes. Pour réussir un tel pari, Christophe Perton s'appuie sur un plateau exceptionnel d'engagement dramatique dont la plupart des membres jouent plusieurs rôles : Thomas Poulard, Cédric Michel, Anthony Poupard, anciens élèves de l'Ensatt engagés au sein de la nouvelle troupe du CDN Drôme-Ardèche. Mais comment oublier le Capitaine composé par un Marc Berman dopé par l'excellence ? Comment effacer l'image de Marie, putain magnifique transcendée par la radieuse Juliette Delfau ? Comment imaginer Woyzeck autrement que sous les traits hallucinés de Vincent Garanger qui signe une composition d'anthologie ? On se souvient de " Woyzeck " passé sous l'objectif d'André Engel, il y a quelques années à Chambéry. On se souviendra du scalpel de Christophe Perton guidé par les projecteurs de Dominique Boirriini. En commun, ils ont une approche pertinente, servie par une scénographie rigoureuse où aucun détail n'est laissé au hasard.

5/02/2001 - Antonio Mafra

saison 200203

Woyzeck

création janvier 2003 - Comédie de Valence - Théâtre des Célestins Lyon

Georg Büchner / Christophe Perton

Scientifique et philosophe, Büchner est un précurseur du naturalisme et de la littérature du XX^{ème} siècle. Les héros de ses pièces portent tous le destin tragique d'hommes confrontés à l'exigence révolutionnaire ou écrasés par la fatalité sociale. Comme le soldat Woyzeck, dans le monde clos d'une garnison, tout à la fois laquais du capitaine et cobaye du docteur. Woyzeck aime Marie, dont il a un enfant. Marie s'éprend du Tambour-Major, toute la caserne est au courant. Woyzeck, jaloux, tue Marie. Le portrait au scalpel d'un homme dépossédé de lui-même, aliéné dans tous les sens du terme.



Texte de Georg Büchner - mise en scène Christophe Perton - Assistante Elodie Loubens - son Laurent Doizelet - Costumes Olga Karpinsky - Lumières Dominique Borrini - Avec Marc Berman, Juliette Delfau, Vincent Garanger, Cédric Michel, Thomas Poulard, Anthony Poupard, Rémi Rauzier, Hélène Viviès, Ruth Nuech



LYON CAPITALE – DU 17 AU 23 MARS 2003

Un texte diabolique d'un auteur allemand inconnu, une mise en scène survoltée, des comédiens impressionnants...

Un boulevard qui explose

on est loin de soupçonner ce qui va suivre, comment ce "boulevard" va nous conduire dans un enfer ultra violent. Et l'on arrêtera là notre résumé afin de ne pas déflorer davantage le suspense diabolique du spectacle, sa progression dans l'horreur. Ce qui ne nous empêchera pas de dire que, derrière les montées de gore suscitant l'effroi, la jubilation et le rire, se lit une réflexion cruelle et pertinente d'une génération blasée à peine la barre de la trentaine atteinte. Et aussi de souligner combien la mise en scène de Christophe Perton se révèle remarquable. Parfaitement réglée dans un espace scénique permettant tous les excès et elle pousse les comédiens à donner le meilleur d'eux-mêmes sans mégoter sur l'engagement. À cet égard, les prestations de Cédric Michel, Anthony Poupard, Juliette Delfau, Hélène Viviers et Vincent Garanger, comédiens permanents à la Comédie de Valence, imposent le plus grand respect. Leur aptitude à passer d'un registre faussement ordinaire à une folie vraiment extraordinaire fait partie de ces éléments qui garantissent à ce spectacle hors norme son enthousiasmante réussite.



Du pur Grand-Guignol

En banalisant, en normalisant, par le truchement de cette parodie sanglante, des attitudes déviantes, Gieselmann pose à notre société, dont Sarah, Ralf ou Barbara sont les rejets emblématiques, la question de ces nécessaires repères que sont la notion de conscience, d'humanité, de respect de la personne. Avec énergie, précision, talent et doigté, la mise en scène de Christophe Perton et le jeu des comédiens vont aussi loin que va le texte, dans le comique, le parodique, le mauvais goût. Avec juste ce qu'il faut de décalage pour que l'ensemble ne soit pas contestable. Mais au contraire très réussi.

16/03/2004 - Nelly Gabriel

FROGGY'S DELIGHT :

Là où Hans Peter Cloos avait proposé, en 2005 au Vingtième Théâtre, une mise en scène décapante, Christophe Perton passe à la vitesse supérieure en utilisant le vitriol saupoudré de chaux vive histoire de creuser jusqu'à l'os la dérive possible de l'humanité. Tout va très vite dans une excellente mise en scène grinçante, corrosive, cinétique, flirtant avec les comics gore, inspirée et novatrice même pour ceux qui connaissent le texte, et qui emporte tout sur son passage. Le spectateur, voyeur incrédule et hypnotisé, bien que pressentant le danger, ne cible pas le point de non-retour amené par des comédiens totalement époustouflants. Par leur talent et leur engagement total, tant physique que mental, Hélène Vives, Grégoire Monsaingeon, Juliette Delfau, Vincent Garanger et Anthony Poupard sont les rouages terriblement humains de cette autopsie en direct de la déviance et de la violence. Tout devient alors tragiquement drôle et furieusement cynique. Mais la fiction rejoint souvent la réalité.

saison 200304

Monsieur Kolpert

création novembre 2002 - Comédie de Valence - Théâtre du Rond Point...

David Gieselmann / Christophe Perton

Une soirée pas banale, entre amis, chez Sarah Kenner et son petit ami Ralf Droht qui ont invité Monsieur et Madame Mole, collègues de travail, pour « s'amuser à leurs dépens ». En les attendant, ils évoquent les péripéties improbables, contradictoires d'un film policier et, faisant fi des bienséances, n'ont cependant rien prévu pour le dîner qui s'improvisera par la livraison de quelques pizzas, car ils préfèrent réserver à leurs hôtes une surprise autrement de taille. La soirée, entre excès de boisson et de nourriture, blagues vaseuses, plaisanteries de mauvais goût et jeux de rôles, va dégénérer.

Fortement parodique et grand-guignolesque, cette comédie s'inspire du célèbre film d'Alfred Hitchcock, *The Rope* (La Corde), dont l'écrivain allemand David Gieselmann conçoit une variante des ingrédients narratifs et thématiques. La dramaturgie de Herr Kolpert lui permet de dénoncer ainsi la banalisation à outrance, aujourd'hui, de l'horreur et du goût pour le crime, par lesquels l'humanité, friande de représentation spectaculaire véhiculée par les médias, ne parvient plus à distinguer les caractères de normalité et d'anormalité de ses actes ou de ses pulsions cannibales et s'atomise, exsangue et crédule, ivre de ses penchants mortifères et barbares, aux effets de plus en plus « dépersonnalisants ».



De David Gieselmann- Traduction Henri-Alexis Baatsch, Christophe Perton Mise en scène et scénographie Christophe Perton
Création sonore : Laurent Doizelet - Avec Juliette Delfau, Vincent Garanger, Cédric Michel, Anthony Poupard, Héliène Viviers

revue de presse

Le Monde

« Se mettre à table, c'est s'attabler pour se nourrir aussi bien qu'avouer ce qu'on a sur la conscience. Le dramaturge argentin Rodrigo Garcia, figure-clé de la scène madrilène, joue sur ces deux tableaux. Ses Notes de cuisine montrent comment manger le morceau et comment le cracher, dans une partie croisée qu'aucune manière de table ni aucune recette ne prévoient. (..) Avec ses gradins disposés au long de deux grandes tables, le dispositif bi-frontal conçu par Christophe Perton évoque à la fois les bouffonneries télévisées de grande écoute, où deux candidats s'escriment parallèlement pour décrocher le lot du jour, et une scène de cabaret, avec des agrès gaçon peep-show, qui donneraient à toucher du doigt à la fois le scandale et le scandalisé.»

Jean-Louis Perrier

Extrait de la pièce

Je leur explique que je vais
remplir Le stade Vélodrome d'Africains
Que je vais leur donner à manger
Et s'ils veulent venir
Qu'ils viennent
Ça va être une fête du feu de Dieu
Avec Bush, Aznar, Tony Blair, Chirac
Tous sur les gradins du stade
Et sur la pelouse
Une table de trois cents mètres de
long Des nappes blanches (...)

saison 200102

Notes de cuisine

création décembre 2001 - Comédie de Valence - TNP de Villeurbanne....

Rodrigo Garcia / Christophe Perton

Notes de Cuisine est une comédie débridée qui décline avec une joyeuse férocité toutes sortes de variations à partir de l'équation suivante : un couple, une jeune femme fatiguée, son mari courant après ses doutes, ses rêves de boxe et d'opéras, un amant courant de l'un à l'autre et derrière tous les rendez-vous manqués de son existence. Les trois se livrant à une joute orale gastronomique dans une cuisine en état de marche, scène réduite, un peu à la façon d'un ring. Une plongée jubilatoire dans l'univers ravageur du jeune argentin de Madrid.



Texte français de Christilla Vassero, mise en scène et scénographie Christophe Perton - Création sonore : Laurent Doizelet - création lumière : Bruno Valette - Avec Vincent Garanger, Judith Henri, Jérôme Robart

revue de presse

Christophe Perton met en scène deux versions de ce court opéra de Purcell. Un enchantement qui nous mène d'un dortoir de jeunes filles mutines à la magie de la brousse africaine

L'ennui, avec Didon et Enée, de Henry Purcell, c'est qu'il dure moins d'une heure et que son coupage, pour les soirées à l'Opéra, est un casse-tête aux solutions rarement satisfaisantes : William Christie, non sans raison, l'a souvent fait précéder d'Actéon, de Marc-Antoine Charpentier, de mêmes dimensions ; d'autres l'ont associé à Vénus et Adonis, de John Blow, voire à des oeuvres contemporaines (comme les Huit Chants pour un roi fou, de Peter Maxwell-Davies). Jean-Marie Blanchard, qui prend cette saison les rênes du Grand Théâtre de Genève, après quelques années passées à l'Opéra de Nancy, a eu une idée lumineuse : donner Didon et... Didon dans la même soirée, dans deux versions sensiblement différentes. Autre trouvaille : le metteur en scène Christophe Perton, à qui Blanchard avait offert de faire ses débuts à l'opéra la saison dernière, à Nancy. Il a eu de l'oeil et de l'oreille.

Deux Didon, donc. La première en son cadre d'origine présumé (et très discuté), un collège de jeunes filles ; la seconde lue à la lumière de ses origines africaines. Deux lectures radicalement opposées d'un même texte et ce jusque dans la fosse : Hervé Niquet, qui, avec son ensemble Le Concert spirituel, vient d'enregistrer pour Glossa une très intéressante version de l'opéra de Purcell, a conçu un accompagnement orchestral réduit à quelques solistes pour la première version, tandis que, pour la seconde, un grand orchestre lulliste à la française est convoqué, avec ses flûtes, ses hautbois et ses bassons. Beau travail ludique de sa part, sur le thème de « Je est un autre ». Une seule et même chanteuse pour Didon 1 et 2, Wilhelmenia Fernandez (rendue célèbre pour son rôle dans Diva de Jean-Jacques Beineix), mais des artistes différents dans la plupart des emplois « secondaires ». Christophe Perton a imaginé de situer sa première Didon dans un dortoir de jeunes filles où, une fois le couvre-feu décrété par une surveillante générale très « éducation anglaise », tout ce petit monde se retrouve enfermé, y compris la femme de ménage qui s'est attardée là. Aubaine pour la

petite troupe adolescente : comme la technicienne de surface a une jolie voix, elles vont donner, avec elle et pour elles-mêmes, le petit opéra. Bougies allumées, lits déplacés, un drap pour faire la toge de Didon, un autre pour tendre le rideau de scène, c'en est assez pour entrer dans la magie du théâtre. Et ce sont, pour le spectateur, des souvenirs de cabanes dans le jardin, de lectures interdites à la lampe de poche, d'univers créés sous les couvertures que ressuscitent, avec trois fois rien, les illusionnistes que sont le metteur en scène et ses comparses.

CRÉATURES LUBRIQUES POUR RIRE

C'est simple comme bonjour : les sorcières sortent de l'armoire, les jeunes filles se font créatures lubriques pour rire, puis deviennent un équipage de marins éméchés. On croit même à l'Enée de sexe féminin. Didon meurt, on range tout, on éteint les bougies et tout le monde va dormir. Christophe Perton est un vrai marchand de sable.

Le sable, couleur terre de feu, est le sol de la seconde de ses Didon, l'Africaine, incarnée par une équipe all black. Un univers de tente de brousse, protégeant de l'orage qui gronde. La scène infernale ? Un quadrilatère s'ouvre dans une des parois tendues et ce sont des créatures lémuriniennes qui s'ébattent à la barre parallèle. Plus tard, un drap agité sur lequel sont projetés des nuages gris devient un navire en pleine tempête. Enée revient de la chasse alors que s'ouvre une dernière porte dérobée, au bout de la longueur du merveilleux bâtiment industriel réhabilité des Forces motrices, où a été installée une salle de spectacle, précieuse annexe au Grand Théâtre.

Dans un style visuel et dans une direction d'acteurs totalement différents, Christophe Perton renouvelle la magie de sa première partie. Et l'on se fiche que les voix ne soient pas toutes exceptionnelles, malgré la belle et émouvante Didon (surtout Didon 2) de Wilhelmenia Fernandez, l'excellente Belinda 1 de Charlotte Müller-Perrier et l'Enée de Jean-Louis Serre, excellent remplacement de dernière minute de l'Enée prévu pour la seconde partie.

Ce n'est pas tous les soirs qu'on rêve comme un enfant à l'Opéra et qu'on peut se payer le luxe d'entendre deux Didon pour le prix d'une, dans une parfaite symbiose musicale et dramatique.

27/10/2001- Renaut Machard

saison 200102

Didon et Enée

création octobre 2001 - Grand Théâtre de Genève - Comédie de Valence

Purcell / Hervé Niquet / Christophe Perton

Avec dans le rôle titre Whilhelmenia Fernandez

Didon est reine de Carthage. Enée est troyen et fuyard. Ils s'aimeront le temps d'une partie de chasse, ils se déchireront le temps d'un récitatif enflammé, et la reine mourra sur une sublime plainte. L'origine du chef-d'œuvre aphoristique de Purcell reste nébuleuse : a-t-il été créé en 1689 dans le pensionnat de jeunes filles de Josias Priest, comme on l'a longtemps cru, ou quelques années plus tôt, à la Cour d'Angleterre ? Christophe Perton en propose une version entièrement féminine qui exalte la théâtralité de cet opéra, en reprenant l'anecdote du « pensionnat » et en imaginant comment ces jeunes filles au milieu de la nuit s'emparent de l'histoire de Didon pour échapper au quotidien de leur enfermement.



LE PROGRÈS

Jean-Luc Bideau est un Lear incandescent, dans la mise en scène virtuose que Christophe Perton signe de la pièce d'Edward Bond.

A ne pas manquer, à la Comédie de Valence.

Lear fait construire un mur autour de son royaume pour le protéger de prétendus ennemis que finiront pas épouser ses filles. Une fois au pouvoir, celles-ci traquent leur père, complotent contre leurs maris et incitent l'armée à une politique de terre brûlée qui se traduit par des viols, des crimes et des tortures. Victime de ces sévices, Cordélia fomenta la résistance avant de prendre à son tour le pouvoir et d'appliquer les mêmes méthodes barbares que ses prédécesseurs. Telle est la trame de "Lear", pièce écrite en 1971 par Edward Bond d'après l'oeuvre de Shakespeare et que Christophe Perton a choisi de mettre en scène. Il s'agit du premier spectacle qui porte la griffe du tout jeune Centre dramatique national Drôme-Ardèche qu'il co-dirige avec Philippe Delaigue. Montée en 1975 au TNP par Patrice Chéreau, "Lear" est l'une des oeuvres phares du dramaturge anglais. " Que l'on est cruel quand on a un peu de pouvoir ". Cet aphorisme extrait de "Lear" traduit parfaitement la thématique de cette pièce moraliste qui aborde en termes contemporains les problèmes du pouvoir et de la corruption, de l'injustice et de la violence. Derrière les crimes perpétrés par les personnages principaux et les voies qui conduisent à la répression, Bond dénonce les Goulags dont le mur de Lear, construit, détruit et reconstruit devient le symbole. Il renoue aussi avec la violence du théâtre éлизабетхаин (exécutions, autopsie, yeux arrachés...), une violence que Christophe Perton ne cherche pas à atténuer. Les images scéniques n'illustrent pas mais font accéder à l'évidence d'une action aussi claire que le discours d'un texte bâti sur des niveaux multiples, des décalages et une certaine ironie dramatique. Tout cela, nous le retrouvons dans le travail de Christophe Perton qui signe

l'un de ses spectacles les plus aboutis. S'appuyant sur une distribution nombreuse et irréprouvable qu'il dirige avec une intelligence du texte et de l'espace, le jeune metteur en scène sert cette pièce sans détours. Dans un décor (Christian Fenouillat) réduit à sa plus simple expression - palissades métalliques suspendues aux cintres d'où elles descendent au gré des différents lieux de l'action - et des éclairages avarés qui soulignent l'atmosphère concentrationnaire de la pièce, Christophe Perton accompagne Lear dans la déchéance et la rédemption. Si l'on ne s'ennuie pas une seconde pendant plus de trois heures trente de spectacle, on le doit au texte bien sûr, à la mise en scène, mais aussi à une distribution époustouflante de rigueur et de talent. Jean-Luc Bideau incarne avec une réelle puissance et richesse dramatiques le roi Lear, souverain cruel qui dévoile son humanité au fur et à mesure des épreuves. Face à lui, l'excellente Michèle Godet, voire Catherine Vinatier (ses deux filles), lui succèdent dans la même folie meurtrière. Philippe Delaigue imprime une douceur désespérée au personnage du fantôme qui, à la fin de la pièce, guide Lear devenu aveugle comme Antigone guidait les pas d'Oedipe. Ce grand "Lear", coproduit avec le Théâtre de la Ville de Paris et la Maison de la Culture de Bourges sera-t-il à l'affiche du TNP la saison prochaine ? Il reste à l'espérer.

12/01/2001 - Antonio Mafra

saison 200001

Lear

création janvier 2001- Comédie de Valence- Théâtre de la Ville de Paris

Edward Bond / Christophe Perton

Lear a fait construire un mur autour de son royaume. Ainsi – du moins il le pense – sera-t-il protégé de ses ennemis jurés : les ducs du Nord et de Cornouailles. Mais ses filles, ses propres filles, ont résolu d'épouser ces mêmes ducs du Nord et de Cornouailles. Ainsi mariées, les deux furies lèvent une armée contre leur père, torturent le fidèle Warrington, complotent contre leurs deux époux avant que chacune ne conspire contre l'autre, invitent leur armée à perpétrer les crimes : viols, meurtres, pillages, on en passe.... Cordélia, une victime de l'un de ces viols, lève à son tour une armée rebelle contre la barbarie.



Texte Edward Bond - Traduction Georges Bas, adaptation Henri-Alexis Baatsch - Mise en scène Christophe Perton - Décor Christian Fenouillat - Lumière Thierry Opigez - Son Laurent Doizelet - Avec Rachid Benbouchta, Gilbert Beugnot, Jean-Luc Bideau, Nazim Boudjenah, Jörm Cambreleng, Franck Chevallay, Gilles David, Philippe Delaigue, Vincent Garanger, Michèle Goddet, Frédéric Kontogom, Gilles Masson, Alexia Monduit, Thomas Poulard, Laurent Schilling, Catherine Vinatier...



répétition *La nuit est mère du jour* de Lars Noren - création 2007